



HAL
open science

Mégalithes du Sénégal et de La Gambie : vestiges d'une “ civilisation disparue ” ?

Luc Laporte

► **To cite this version:**

Luc Laporte. Mégalithes du Sénégal et de La Gambie : vestiges d'une “ civilisation disparue ” ?. Arbogast R.M., Denaire, A., Grando-Válečková, Š., Lefranc, P., Mauvilly, M. et van Willigen, S. (dir.). D'Oberlarg à Wesaluri, itinéraire d'un préhistorien. Mélanges offerts à Christian Jeunesse, AVAGE, p.207-220, 2022, Mémoires d'Archéologie du Grand Est 8. hal-03904165

HAL Id: hal-03904165

<https://univ-rennes.hal.science/hal-03904165>

Submitted on 29 Aug 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mégalithes du Sénégal et de La Gambie : vestiges d'une « civilisation disparue » ?

par Luc LAPORTE (Directeur de Recherche au CNRS, UMR 6566. luc.laporte@univ-rennes1.fr)

Résumé : En Afrique de l'Ouest, les mégalithes du Sénégal et de La Gambie ont fait l'objet de nombreux travaux archéologiques, depuis plus d'une centaine d'années. Le recours aux relations ethnographiques pour tenter d'expliquer l'existence de ces ruines est longtemps resté assez restreint. Depuis une quinzaine d'années, les données archéologiques sont plus fréquemment mobilisées pour la construction de scénarios historiques, et parfois dans un cadre théorique qui est aussi celui d'une « Anthropologie générale ». Nous tenterons ici de montrer comment un bref séjour chez les Bassari du Sénégal oriental a contribué à un véritable changement de paradigme dans l'interprétation de ces vestiges archéologiques. Inversement, cet exemple nous interroge aussi sur l'élaboration de modèles issus d'observations actualistes lorsqu'ils sont appliqués, pour la préhistoire européenne notamment, avant même d'avoir été testés ou étayés par des recherches archéologiques réellement approfondies dans les zones géographiques très éloignées où ils furent élaborés.

Mots-clés : Mégalithes, Sereer, Bassari, Sénégal, Afrique de l'Ouest.

Depuis la découverte des Moaï de l'île de Pâques, à la fin du XVIII^e siècle, en passant par les expéditions françaises en Egypte, sous le Directoire, ou les investigations de Schliemann sur la ville de Troie, au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, les vestiges de « civilisations disparues » ont motivé à peu près autant d'émerveillement que d'interrogations. L'Archéologie s'est peu à peu imposée comme une discipline scientifique susceptible de répondre à certaines de ces interrogations, en complément de sources écrites ou lorsque ces dernières font défaut. Dans le contexte d'une Europe coloniale qui est aussi celui dans lequel s'inscrit l'émergence de notre discipline, le terme de « civilisation » s'opposait alors fréquemment au caractère primitif attribué à d'autres formes d'humanité, au passé comme au présent, et leur « disparition » (inexpliquée) renvoyait plus à la mort d'une entité vivante qu'à un quelconque positionnement dans le temps. Désormais, et pour la plupart des spécialistes, les fondements erronés de tels concepts paraîtront totalement désuets.

Classés sur la liste du Patrimoine Mondial, les mégalithes du Sénégal et de La Gambie sont souvent présentés comme le fruit de telles « civilisations disparues ». Il est vrai qu'en cette partie de l'Afrique de l'Ouest plus personne ne semble ériger de tels blocs de pierre disposés sur la corde d'un cercle, avec parfois à l'est quelques monolithes supplémentaires isolés ou alignés. C'est ainsi que ces ruines mégalithiques nous apparaissent dans le paysage ; à la saison sèche du moins, tant une telle ostentation est masquée par les hautes herbes lors de l'hivernage. Si chacune de ces pierres pèse tout au plus quelques tonnes, ce qui n'est pas rien, il en est quelques autres beaucoup plus imposantes encore (**fig. 1**). Pour autant que l'on sache, il n'est guère de tradition orale qui en revendique la construction. Pas plus les textes arabes médiévaux que ceux des premiers navigateurs européens sur les côtes du golfe de Guinée, n'en signalent l'existence. Seule l'archéologie semblait donc pouvoir nous renseigner un peu sur ceux qui ont bâti de tels édifices.

1. Brève histoire des recherches

Les toutes premières mentions de cercle de pierres dressées au Sénégal et en Gambie, dans la littérature scientifique, datent de la fin du XIX^e siècle (**Maxwell 1898, Duchemin 1905**). La présence d'ossements humains enfouis sous les cercles de pierres dressés est très tôt identifiée, rendant compte de pratiques sépulcrales assez variées (inhumations individuelles, dépôts secondaires, et même crémations). Des armes en fer leur sont notamment associés. Dans la première moitié du XX^e siècle, le Dr. **Jouenne (1916-1918)** leur attribue une fonction d'observatoires astronomiques, notamment du fait de la présence de pierres bifides parmi les pierres frontales. On y voit un temps l'œuvre d'ouvriers carthaginois (**Parker 1923**), alors que d'autres auteurs associent déjà ces cercles de pierres dressées aux pratiques funéraires de « l'empire » du Ghana (**Palmer 1939**). Après la seconde guerre mondiale, R. **Mauny (1961)**, tente une prudente comparaison entre de tels alignements de pierres frontales et ceux de pieux en bois qui marquent « l'autel » des ancêtres chez les Cogniagui, en Guinée. Au Sénégal, des pieux en bois sont également plantés isolément en façade de tombes Sereer dont C. **Becker** et V. **Martin (1982)** produiront une description très détaillée au sein du même volume où A. **Gallay (et al. 1982)** rend compte de ses fouilles à Mbolop Tobé notamment sur un tumulus pourvu d'une pierre frontale.

L'inventaire des sites mégalithiques du Sénégal et de La Gambie fut principalement l'œuvre de V. Martin et C. Becker (**Martin, Becker 1977, 1984**). Ils dénombrent quelques 30 000 pierres dressées sur un peu moins de 2000 sites archéologiques (**fig. 2**). Il s'agit parfois de pierres isolées, mais la plus grande des nécropoles compte plus de cinquante cercles de pierres dressées. L'aire de répartition est celle de pierres dressées en position frontale de différents types de monuments funéraires (ou plutôt de leurs ruines, seules accessibles en prospection) : un bon millier de cercles de pierres dressées se concentrent à l'ouest, et les tumulus couverts d'une carapace de pierre à l'est, alors que les ruines circulaires d'édifices en pierres sèches sont partout présentes bien que plus nombreuses à l'est (**Becker, Martin à paraître**). D'autres ruines circulaires d'édifices en pierre sèche sont également nombreuses au Mali voisin, bien que dépourvues de pierres frontales, et de rares exemples de monolithes isolés en latérite furent parfois signalés jusqu'au centre de la Guinée (**Laporte et al. 2017**).

Dans ces mêmes années 1970, les fouilles archéologiques menées par G. Thilmans et C. Descamps sur un peu moins d'une quinzaine de monuments, les amènent à distinguer plutôt trois zones (**Thilmans et al. 1980**). La zone occidentale est notamment caractérisée par des dépôts céramiques abondants en façade, et la présence d'armes auprès des défunts. La zone centrale livre plutôt des sépultures individuelles, ou doubles, largement dépourvues de tout dépôt de mobilier. La zone orientale y est seulement illustrée par la fouille d'un tumulus pierrier au dépôt sépulcral tout à fait singulier, alors interprété dans le sens de sacrifices humains. Ces travaux livrent également parmi les premières dates radiocarbone associées à ces mégalithes. Les plus anciennes, prélevées sous des monuments situés dans la zone centrale, appartiennent aux tous premiers siècles de notre ère. La plus récente correspond au 15^e siècle, pour le seul monument fouillé dans la zone orientale.

Le nombre de datations radiocarbone disponibles va être multiplié à partir des années 2000, d'abord grâce aux travaux réalisés par A. Holl et H. Bocoum sur les nécropoles mégalithiques de Sine Ngayene, Sine Ngayene II et Sinthiou Ngayene (**Holl, Bocoum, 2013, 2017**), puis dans le cadre des études que nous avons réalisé avec H. Bocoum sur le site de Wanar, au Sénégal. Toutes ces nouvelles dates concernent la zone occidentale. Quelques-unes, antérieures à notre ère, doivent être considérées avec précaution. Celles concernant les dépôts

sépulcraux commencent rarement avant le 7^e ou le 8^e siècle de notre ère. Les dates postérieures au 14^e ou au 15^e siècle de notre ère correspondent plutôt à des interventions ultérieures. Aucune de ces nouvelles dates ne concernent de "cercles pierriers".

Les fouilles réalisées à partir de 2008 sur le site de Wanar démontrent que les pierres dressées sur la corde d'un cercle correspondaient initialement à la façade d'une plateforme funéraire (**Laporte et al. 2009**). Ailleurs aussi, cette façade peut être constituée de pierres dressées jointives ou de murettes en pierre sèche, voire d'une alternance de l'un et de l'autre (**fig. 3 B**). Une étude préliminaire des charbons de bois comme des phytolithes livre des résultats compatibles avec la présence d'une toiture que l'étude architecturale suggère également (**Laporte et al. 2012, à paraître**). Aujourd'hui encore, de telles maisons des morts sont édifiées par différents groupes dans cette partie de l'Afrique de l'Ouest, mais plutôt sous la forme de constructions en matière périssable. Seuls les Bassari en édifient qui disposent de murs en pierre (**Laporte et al. 2017**).

A Wanar, au moins, trois séquences avaient été mises en exergue par l'Archéologie (**Laporte et al. 2018**) qui concernent successivement le fonctionnement des fosses sépulcrales, la mise en place du monument mégalithique, puis l'érection des pierres frontales à l'est où se trouvent également d'importants dépôts céramiques (**Delvoye et al. 2016, à paraître**). Elles renvoient aux rites funéraires en trois temps largement pratiqués de façon traditionnelle en Afrique de l'Ouest : mise au tombeau, grandes funérailles ou fêtes publiques, et ancestralisation du défunt (dans un contexte souvent plus restreint), correspondent ainsi à trois étapes distinctes et différées dans le temps (**Thomas 1982**). La mise en place de dispositifs mégalithiques pourrait ne pas commencer avant le 9^e ou 10^e siècle de notre ère. On ignore si elle se poursuit au-delà du 13^e siècle, et l'avènement de ce qui est communément désigné comme "l'empire" du Mali.

2. Archéologie, Histoire, Ethnographie et Sociologie

A la suite des travaux menés par G. **Thilmans (et al. 1980)**, les débats se sont longtemps focalisés sur la nature des pratiques sépulcrales associées à de tels dispositifs mégalithiques. A. Holl a beaucoup insisté sur l'importance des dépôts secondaires d'ossements humains, notamment dans la zone occidentale où se sont concentrées la plupart des fouilles archéologiques depuis une centaine d'années, ce que nos propres travaux sur le site de Wanar ont partiellement confirmé. Pour la première fois, nous avons pu identifier les contours de fosses sépulcrales en forme de silo, dont l'embouchure rétrécie est fréquemment scellée par une petite construction en terre crue, située au dessus du niveau du sol de l'époque. Outre des dépôts secondaires liés à une nouvelle introduction d'ossements dans la tombe, d'autres pourraient avoir été déposés au sein du comblement de la fosse sépulcrale à l'intérieur de contenants en matière périssable. Parfois aussi quelques indices plaident en faveur de sépultures collectives, alors qu'à Wanar également d'autres corps - comme peut-être ceux que G. Thilmans qualifiait de sépultures supérieures à Tiékène-Boussoura - furent déposés au dessus du sol, contre la plate-forme en terre crue qui scelle l'embouchure de la fosse sépulcrale, et un peu avant la construction en élévation du dispositif mégalithique (**Laporte, Bocoum 2019**).

Précédemment, l'intérêt pour de telles observations s'était trouvé renouvelé par quelques propositions d'A. **Gallay (2006)** qui disposent d'une toute autre ampleur. Dans le cadre d'un essai sur les sociétés mégalithiques à travers le monde, produit au milieu des années 2000, il consacre un chapitre entier aux mégalithes du Sénégal et de La Gambie. Suite aux travaux de

l'anthropologue A. **Testart (2004)**, ce que G. Thilmans avait présenté comme autant de sacrifices humains est désormais interprété dans le sens d'une pratique des morts d'accompagnement. Plusieurs articles tentent ensuite d'élaborer un scénario historique, à l'échelle de l'Afrique de l'ouest, qui tienne compte de ce que cela implique ici en termes d'organisation des sociétés (**Gallay 2010, 2013**). La grille de lecture proposée par A. Testart, est alors nuancée pour introduire le concept de sociétés lignagères africaines (**Gallay 2015**). Le scénario proposé fait une large place aux groupes humains d'origine sahélienne, dont les Sereer font partie. Rappelons que, dès les années 1980, les sépultures contemporaines des Sereer avaient été comparées, par ce même auteur, à certaines des tombes mégalithiques au Sénégal.

Tenant compte de nos propres travaux, A. **Gallay (à paraître)** propose désormais d'affiner son modèle en y intégrant les groupes de langue Tenda, Bassari et Coniagui, qui vivent aujourd'hui dans des espaces forestiers à l'est du Sénégal ou en Guinée. Une grande partie des discussions reste néanmoins concentrée sur une analyse des sociétés dites "précoloniales" en Afrique de l'ouest (**Gallay 2011**), comme sur l'interprétation en termes anthropologiques de ce qui est souvent présenté par les historiens comme "l'empire du Mali" ; soit pour des chronologies somme toute assez récentes (**Boulègue 2013**). Parallèlement, le résultat des fouilles archéologiques menées à Wanar nous ont conduit à interroger plus largement la possibilité de démontrer, sur la base des données archéologiques, l'existence de morts d'accompagnement au sein des espaces sépulcraux du mégalithisme sénégalais. Le bilan est alors plus que nuancé, notamment du fait de l'absence du cas de figure le plus emblématique, celui d'un personnage principal enterré avec sa suite (**Cros et al. 2013, à paraître**).

Reste toutefois la fréquence tout à fait inhabituelle de sépultures doubles, en particulier dans la zone centrale. Le caractère simultané de certaines d'entre-elles sera prochainement interrogé avec la reprise de nouvelles fouilles sur le site de Tiékène-Boussoura (**Thilmans, Descamps 1975**). Les problématiques tendent ainsi à se déplacer vers l'est, où cercles pierriers et tumulus pierriers constituent l'essentiel des vestiges repérés en surface. A l'ouest du Mali, des structures archéologiques somme toute assez semblables, mais dépourvues de pierres frontales, ont plutôt été interprétées comme les éléments d'un habitat (**Sanogo, Coulibaly 2013**). Il en ressortait beaucoup d'interrogations sur la façon dont ces dispositifs mégalithiques pourraient être interprétés en termes de "maisons des morts" et/ou "d'autel des ancêtres". D'autant qu'au sein des populations contemporaines, en Afrique de l'Ouest, la très grande majorité des structures correspondantes sont construites en matière végétale (ou en terre crue) et presque toujours de façon isolée, tout au plus groupées par deux ou par trois.

Seul **Girard (1984)** signalait brièvement l'existence d'une véritable nécropole constituée de petites maisons des morts construites en pierre, sur les flancs de la montagne qui surplombe le village Bassari d'Ethiolo. Si les travaux d'ethnologues furent assez nombreux sur ces populations de l'est du Sénégal (**Nolan 1986, Ferry 2007, 2014**), comme chez leurs voisins Coniagui en Guinée (**Delacour 1912, Lestrangé 1955, Gessain 2004**), les données sur les pratiques sépulcrales traditionnelles n'y sont somme toute que peu renseignées (au travers de ce qu'un archéologue souhaiterait y trouver, du moins). Dès lors, il nous a semblé nécessaire de renouveler l'enquête, au moins dans un premier temps par un très court séjour à Ethiolo du 30 novembre au 1er décembre 2018, en compagnie de Matar Ndiaye et de Abdoulaye Ndiaye de l'IFAN à Dakar. La prise en compte de relations ethnographiques, comme nos propres observations quant aux pratiques funéraires de populations contemporaines pour tenter d'expliquer des vestiges identifiés par les archéologues, pourraient conduire à utiliser le terme d'Ethnoarchéologie. Mais ce serait un bien grand mot en la matière, en l'absence de toute

enquête systématique portant sur des faits matériels produits par des sociétés contemporaines et susceptibles de faire l'objet de mesures qui puissent être comparées aux objets archéologiques.

Et puis, pour nos collègues archéologues et africains qui sont heureusement de plus en plus nombreux, il s'agit d'abord de leur propre histoire : à leurs yeux, outre la prise en compte des traditions orales pour bâtir de tels récits historiques, les relations ethnographiques qui furent proposées tout au long du XXe siècle décrivent d'abord le regard des occidentaux. Histoire et Archéologie entretiennent en Europe une longue tradition de dialogues épistémologiques, dont les contours demandent sans doute à être adaptés au contexte spécifique du continent africain. La brève enquête menée par nos soins, et dont rendent compte les paragraphes suivants, a des visées beaucoup plus modestes. Elle n'en débouche pas moins sur un véritable changement de paradigme dans l'interprétation des vestiges archéologiques concernés. Elle nous interroge aussi plus largement sur l'élaboration de modèles issus d'observations actualistes lorsqu'ils sont appliqués, pour la préhistoire européenne notamment, avant même d'avoir été testés ou étayés par des recherches archéologiques réellement approfondies dans les zones géographiques très éloignées où ils furent élaborés.

3. Court séjour chez les Bassari d'Ethiolo (Sénégal)

Les Bassari sont une population qui faillit disparaître en tant que telle au cours de la seconde moitié du XIXe siècle : à en croire les relations de quelques administrateurs coloniaux, bien qu'un peu plus tardives, les hommes peinaient même à trouver femme au sein des groupes qui parlaient la même langue. Il s'agit de l'une des langues Tenda, famille un peu singulière et souvent présentée comme relictuelle au sein des langues atlantiques ouest africaines. Aujourd'hui le patrimoine immatériel des Bassari a été inscrit sur la liste du Patrimoine Mondial de l'Humanité. Leur organisation sociale traditionnelle est celle d'une société lignagère à classes d'âge (**Gessain 1971**), parmi celles que l'on a parfois qualifié de sociétés "à masque". Rencontré sur place, R. W. Nolan la qualifierait plutôt de société à l'organisation militaire dirigée par une forme de gérontocratie (ou théocratie), au sommet de laquelle se trouvent l'*Allach* et ses assistants. Lorsque nous sommes arrivés à Ethiolo, le précédent *Allach* était décédé en octobre 2017, de façon inexplicable et dans des circonstances jugées troublantes : il n'avait pas été remplacé à ce jour.

Faute de parler la langue Bassari, toutes les informations dont nous feront état ici sont le fruit d'une traduction. Celle-ci fut assurée par Pascal Indega Bindia lors de notre rencontre avec le premier assistant, qui réside près d'Anissara, de l'*Allach* décédé ; mais souvent également par Balignhor qui semble avoir été dans sa jeunesse l'un des informateurs de Girard (peut-être involontairement, ce qui n'est pas sans soulever quelque ambiguïté). Le corps de l'*Allach* a été mis en terre peu de temps après son décès, en octobre 2017. De grandes funérailles publiques (*Oyanw*) eurent lieu en mai 2018. En décembre 2018, la tombe de l'*Allach* décédé récemment était encore en activité au sein de la nécropole des responsables des fétiches de la montagne, ou *Bellach*. Peut-être est-ce la raison pour laquelle nous n'avons pas été autorisés à accéder à cette nécropole : le seul fait que son existence ait été divulguée par les écrits de Girard, semble avoir suscité de lourdes interrogations. Mais revenons aux faits archéologiques pour comprendre ce que cette courte visite a apporté dans l'interprétation des monuments mégalithiques du Sénégal et de La Gambie.

Les "murettes" de pierre sèche intercalées entre chaque monolithe d'un cercle mégalithique, comme celles ceinturant ce qui apparaît en surface comme un cercle pierrier, sont superposées

sur une seule rangée. Elles se sont fréquemment écroulées vers l'extérieur (**fig. 3 A**), ce qui nous a laissé supposer qu'elles étaient maintenues à l'intérieur par les terres d'une plateforme cylindrique dont les vestiges peuvent parfois être observés au centre du cercle. Les vestiges de cette plateforme ne sont toutefois jamais conservés sur une très grande élévation. Dans la zone orientale du mégalithisme sénégalais, nos propres observations de surface à Ouro Dialoubé (**fig. 4 B**) suggéraient que la carapace de pierre d'un tumulus pierrier puisse parfois surmonter l'élévation de telles plateformes ceinturées par une murette en pierre sèche, partiellement effondrée. Une telle hypothèse était compatible avec les photographies d'archives (**fig. 4 A**) et les coupes (**fig. 4 C**) relevées lors de la fouille du tumulus de pierrier de Sarré Diouldé par G. Thilmans et C. Descamps.

Plus curieusement, car on se demandait alors comment tout cela pouvait tenir en hauteur, des structures similaires avaient été interprétées comme autant d'habitations au sein de niveaux stratifiés fouillés sur le site de Niani, à l'extrême nord de la Guinée. Une interruption dans la couronne de pierre sèche y était interprétée comme liée à la présence d'une porte. L'observation de maisons actuelles bâties en pierre sèche chez les Bassari conforte pourtant cette interprétation (**fig. 5**). Car, ici également, les pierres apparentes vers l'extérieur ne sont montées que sur une seule rangée. A l'intérieur, elles sont maintenues en élévation par la pose d'un enduit, alors que le sol de la pièce est fréquemment plus élevé que celui situé à l'extérieur, par le biais d'une plate-forme également ceinturée de pierres. Le toit est indépendant de cette structure, mais son poids provoque un effondrement préférentiel des "murettes" vers l'extérieur, pour autant que nous avons pu l'observer sur quelques maisons abandonnées (**fig. 6**).

Plus rarement, des poteaux en bois sont parfois intercalés avec de telles "murettes" en pierre. Apparents à l'extérieur, ils sont également recouverts d'enduit à l'intérieur de cases au plan toujours circulaire. Suivant la fonction dédiée au bâtiment, et le statut de ses occupants, ces dernières mesurent approximativement entre 3, 6 et 9 m de diamètre, qui sont aussi les mesures de nombreux cercles mégalithiques ou "pierriers". Outre celles utilisées au quotidien, quelques cases sont aussi disposées autour d'une place centrale sur les lieux d'initiation, où elles font l'objet de réfections intermittentes. A défaut de pouvoir y accéder, le *Bellach* d'Ethiolo nous confirme la description de Girard pour la nécropole des prêtres d'en haut composée de monuments funéraires décrits comme autant de maisons sans porte. Nous avons seulement appris que leur toiture est régulièrement incendiée, puis reconstruite. Toutes seraient ruinées, à l'exception de celle en activité comme précédemment indiqué.

Pascal Indega Bindia, fils de l'ancien chef de village d'Ethiolo, a toutefois accepté de nous montrer les tombes de son père et de son grand père, implantées sur une terrasse en périphérie de la concession familiale. Leur présence est marquée par deux petites constructions circulaires en pierre sèche, d'environ 0,5 m de diamètre, construites à l'image de maisons miniatures et dont l'une dispose encore des vestiges d'une toiture (**fig. 7**). Une partie des murettes s'est effondrée vers l'extérieur. Celle construite sur la tombe de son père, fut érigée le jour même de la mise au tombeau, mais celle du grand père fut en revanche édifiée bien des années après sa mise en terre. Ayant assisté à la mise au tombeau de son père, notre informateur décrit une fosse sépulcrale à l'embouchure rétrécie et contenant une sépulture individuelle dépourvue de dépôt mobilier (sauf, par ailleurs, volonté particulière exprimée par le défunt avant sa mort). Sur le principe, cette description est parfaitement conforme, par exemple, aux vestiges des tombes 18 et 19 fouillées par G. Thilmans et C. Descamps à Tiékène-Boussoura, malgré l'absence de tout poteau ou monolithe frontal érigé à l'est des tombes Bassari et un diamètre plus important des structures archéologiques.

Pour résumer, les cercles pierriers du mégalithisme sénégalais sont donc les ruines d'édifices en tout point semblables à ceux que les Bassari élèvent encore aujourd'hui, soit de façon isolée sur la tombe de quelques personnages localement importants et au sein même de la concession, soit plus rarement regroupées en nécropole à l'extérieur du village mais alors destinées à accueillir les restes de ceux qui ont assumé les plus hautes fonctions, principalement religieuses. Des édifices similaires étaient construits en matière périssable par leurs voisins Coniagui, si ce n'est que ces tombes disposent alors d'un bâton en position frontale, à l'est, dont la fonction a été décrite M. Gessain et qui sera par la suite déplacé au sein d'un « autel » des ancêtres comme celui d'Ithiou autrefois comparé par R. Mauny aux alignements de pierres frontales sur les sites mégalithiques.

Tout cela n'enlève rien à la pertinence des comparaisons précédemment proposées avec les tombes Sereer, beaucoup plus au nord, ni à la présence sur certains lieux d'initiation de bâtons fourchus qui rappellent la forme des pierres bifides du mégalithisme sénégalais, ou le dépôt rituel de vases carénés alors retournés avec l'embouchure sur le sol et le fond perforé, pratiqué encore de nos jours par ces mêmes populations. Une telle vision d'ensemble met seulement en garde contre la tentation de certaines élites contemporaines, notamment universitaires, de revendiquer trop rapidement le passé prestigieux que représente à leurs yeux les mégalithes du Sénégal et de La Gambie au seul profit du groupe humain auquel ils appartiennent.

4. Conclusion

Il y a seulement une dizaine d'années, les cercles de pierres dressées du Sénégal et de La Gambie étaient d'abord compris comme autant de petits Stonehenge africains. Les observations archéologiques ont d'abord amené à distinguer une séquence en trois temps avec successivement les vestiges liés aux pratiques sépulcrales, à la monumentalisation des lieux, puis à des pratiques commémoratives, conformément à ce que les ethnologues avaient décrits de longue date pour les rites funéraires traditionnels de nombre de populations en Afrique de l'ouest. De nouvelles données archéologiques et une relecture des relations ethnographiques ont ensuite suggérées que de tels dispositifs circulaires pouvaient correspondre aux ruines de maisons des morts, aujourd'hui construites le plus souvent en terre crue ou en matière périssable mais rarement disposées en nécropoles. Les observations actualistes dont nous venons de faire état valident définitivement cette hypothèse, et contribuent à un véritable changement de paradigme dans l'interprétation de tels vestiges.

Il n'est certes plus personne aujourd'hui qui érige de monolithes en latérite semblables à ceux du mégalithisme sénégalais, tel que cela fut réalisé autrefois par des populations notamment contemporaines de "l'empire" du Ghana. Quant à la récurrence sur près d'un millénaire de l'usage de techniques architecturales similaires au sein d'une même grande région géographique, en soit, cela n'a rien de vraiment surprenant. De telles récurrences furent néanmoins perçues comme autant d'éléments de continuité lorsqu'il s'agissait, par exemple, de comparer ces vestiges archéologiques aux réalisations matérielles qui résultent de pratiques funéraires propres aux populations Sereer contemporaines. Sous d'autres formes, avec des correspondances peut-être plus étroites encore, elles portent désormais également sur certains des traits qui contribuent à la singularité des groupes de langue Tenda. Une extension vers les zones forestières qui suppose d'inévitables ajustements dans les scénarios historiques proposés.

Toutefois, qu'il s'agisse de la construction à l'identique d'une partie du dispositif architectural ou de la transposition d'autres éléments érigés avec des matériaux différents, à chaque fois différemment par des groupes humains distincts, l'état des recherches archéologiques ne permet pas aujourd'hui de suivre chaque étape des processus correspondants, au sein d'une diversité de passés dont on peine encore à prendre toute la mesure. A vrai dire, on ignore presque tout de l'habitat de ces bâtisseurs de mégalithes, et les contrées les plus orientales de son extension au Sénégal, comme en Gambie, restent très largement inexplorées ; celle-là même qui, peut-être, pourrait permettre de faire le lien avec les observations actualistes dont nous venons de faire état chez les Bassari, au sud-est du Sénégal. A l'avenir, de nouvelles enquêtes et quelques fouilles supplémentaires devront être développées dans ce sens.

Au final et bien au-delà de quelques dérives tout aussi anciennes qu'erronées dans l'histoire de la recherche qui voulaient y voir l'œuvre d'ouvriers carthaginois, les mégalithes du Sénégal et de La Gambie - si souvent présentés comme le fruit d'une "civilisation disparue" - trouvent bien plus de correspondances dans les réalisations matérielles et les pratiques funéraires de sociétés traditionnelles modernes en Afrique de l'ouest qu'on ne l'avait généralement imaginé. Inversement, un tel exemple, attire aussi notre attention sur l'intérêt qu'il y aurait à mieux prendre en compte l'histoire propre aux populations contemporaines prises en exemple pour l'élaboration de modèles et de classifications, quant à l'organisation des sociétés, fréquemment appliqués par les archéologues en des contrées parfois fort éloignées, et des temps beaucoup plus anciens.

Bibliographie :

BECKER, C. MARTIN, V. 1982 - Rites de sépulture préislamiques au Sénégal et vestiges protohistoriques, *Archives suisses d'anthropologie générale*, 46, n° 2, pp. 261-293.

BECKER, C., MARTIN, V., à paraître - Ch. VIII - Répertoire des sites mégalithiques du Sénégal et de Gambie. In Bocoum, H., LAPORTE, L. (dir.) - *Paysages mégalithiques du Sénégal et de Gambie, un patrimoine mondial*, Histoire Générale du Sénégal.

BOULEGUE, J. 2013. *Les royaumes wolof dans l'espace sénégalais (XIIIe-XVIIIe siècles)*. Paris, L'Harmattan.

CROS, J.-P. LAPORTE, L. GALLAY, A. 2013 - Pratiques funéraires dans le mégalithisme sénégalais : décryptages et révisions, *Afrique, Archéologie et Arts*, pp.13-25.

CROS, J.-P., LAPORTE, L., DJOUAD, S., BOCOUM, H., DELVOYE, A., ATHIE, A. - Ch. V - Pratiques sépulcrales. in Bocoum, H., Laporte, L. (dir.) - *Paysages mégalithiques du Sénégal et de La Gambie*, Histoire Générale du Sénégal.

DELACOUR, A. 1912-1913 - Les Tenda (Konyagui, Bassari, Badyaranké) de la Guinée française, *Revue d'ethnographie et de sociologie*, Paris : 287-293, 193 : 31-52, 105-153.

DELVOYE, A. LAPORTE, L. BOCOUM, H. BERNARD, R. CROS, J.-P. DJOUAD, S. DARTOIS, V. LEJAY, M. ATHIE, A. CISSE, F. QUESNEL, L. 2016 - L'art et la manière : Approche technologique des céramiques de dépôt dans le mégalithisme sénégalais – Le cas de la nécropole de Wanar (Sénégal), *Journal of African Archaeology*, vol. 14, n° 2, pp. 115-134.

DELVOYE, A., BOCOUM, H., LAPORTE, L., ARMBRUSTER, B., LAMOTTE, P., ROBION-BRUNNER, C. à paraître - Ch. VI - Dépôts de mobilier et pratiques commémoratives. in Bocoum, H., Laporte, L. (dir.) - *Paysages mégalithiques du Sénégal et de La Gambie*, Histoire Générale du Sénégal.

DUCHEMIN, L. 1905 – Les mégalithes de la Gambie. *L'Anthropologie*, 16 : 633-638.

- FERRY, M.-P. 2007 – Bedik, peuple des pierres. Cercle d'Art, Paris, 104p.
- FERRY, M.-P. 2014 – Ceux de la nuit : les sorciers tenda au Sénégal oriental. Société d'Ethnologie,
- GALLAY, A. 2006, *Sociétés mégalithiques, pouvoir des hommes, mémoire des morts*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes.
- GALLAY, A. 2010 – Rites funéraires mégalithiques sénégalais et sociétés africaines précoloniales : quelles compatibilités ? *Bulletin et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 22, 1-2, :84-102.
- GALLAY, A. 2011, *De mil, d'or et d'esclaves. Le Sahel précolonial*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, « Le Savoir suisse ».
- GALLAY, A. 2013 – Approche cladistique et classification des sociétés ouest-africaines : un essai épistémologique. *Journal des Africanistes*, 82, 1-2, : 209-248.
- GALLAY, A. 2015 - Pierres levées du Sénégal et sociétés lignagères segmentaires. In RODRIGUEZ, G., MARCHESI, H. (dir.) - *Statues-menhirs et pierres levées du Néolithique à aujourd'hui*, Actes du colloque de Saint-Pons-de-Thomières. p. 67-78
- GALLAY, A. à paraître - Ch. III - Tumulus et Mégalithes. in Bocoum (H.), Laporte (L.) dir. - *Paysages mégalithiques du Sénégal et de La Gambie*, Histoire Générale du Sénégal.
- GALLAY, A. PIGNAT, G. CURDY, P. 1982 - Mbolop Tobe (Sinthiou Kohel, Sénégal) contribution à la connaissance du Mégalithisme Sénégalais, A.S.A.G. 1982, 46 (2) :247-259
- GESSAIN, M. 1971 Les Classes d'Age chez les Bassari d'Etyolo (Senegal Oriental). In D. Paulme, ed. *Classes et associations d'age en Afrique de l'Ouest*. Pp. 157-184. Paris ; Plon.
- GESSAIN, M. 2004 - *Coniagui : Guinée, Sénégal et Gambie. L'histoire d'une diaspora*, Saint-Maur-des-Fossés, Sépia.
- GIRARD, J. 1984 *Les Bassari du Senegal, Fils du Cameleon: Dynamique d'une culture troglodytique*. Paris ; L'Harmattan.
- FILIPOWIAK, W. 1979 – *Etudes archéologiques sur la capitale médiévale du Mali*, Stettin, 316 p.
- HOLL, A. F. C. BOCOUM, H. 2013 *Les Traditions Mégalithiques de Senegambie*. Paris ; Editions Errance.
- HOLL, A.F. C. BOCOUM, H. 2017 *Megaliths, Cultural Landscape, and the Production of Ancestors*. Sarrebruck ; Editions Universitaires Europeennes.
- JOUENNE, P. 1916, 1917 et 1918 : Les monuments mégalithiques du Sénégal, *Bulletin de la Commission des Etudes Historiques et Scientifiques AOF*, p.57-86, p.311-328 et p.57-86.
- LAPORTE, L. BOCOUM, H. BERNARD, R. BERTIN, F. DARTOIS, V. DELVOYE, A. DIOP, M. KANE, A. QUESNEL, L. 2009 – Le site mégalithique de Wanar (Sénégal). Note préliminaire sur un nouveau programme de coopération entre la France et le Sénégal. *Afrique, Archéologie & Arts*, 5, :99-108.
- LAPORTE, L. BOCOUM, H. CROS, J.-P. DELVOYE, A. BERNARD, R. DIALLO, M. DIOP, M. KANE, A. DARTOIS, V. LEJAY, M. BERTIN, F. QUESNEL, L. 2012 – Megalithic monumentality in Africa : from graves to stone circles at Wanar, Senegal, *Antiquity*, vol. 86, n° 332, pp. 409-427.
- LAPORTE, L. BOCOUM, H. DELVOYE, A. SANOGO, K. POLET, J. CEESAY, B. JEAN-CROS, J.-P. ATHIE, A. DJOUAD, S. NDIAYE, M. ARMBRUSTER, B. BALLOUCHE, A. EINHORN, B. GARNIER, A. LESPEZ, L. ROBION-BRUNNER, C. 2017 - Les mégalithes du Sénégal et de Gambie dans leur contexte régional. *Afrique, Archéologie, Art*.
- LAPORTE, L., CROS, J.-P., BOCOUM, H., TEIXEIRA, M., DELVOYE, A., NDIAYE, M., DJOUAD, S., QUESNEL, L. 2018 - Mégalithes du Sénégal et pratiques sépulcrales : l'hypothèse de rites funéraires différés. *Journal des Africanistes*.p.106-147

LAPORTE, L., BOCOUM, H., DELVOYE, A., DJOUAD, S., CROS, J.-P., NDIAYE, M. à paraître - Ch. IV - Architectures mégalithiques. in Bocoum, H., Laporte, L. (dir.) - *Paysages mégalithiques du Sénégal et de La Gambie*, Histoire Générale du Sénégal.

LAPORTE, L., BOCOUM, H. 2019 - Towards other Atlantic banks: reviewing Senegambian megalithism. in Müller, J., Hinz, M., Wunderlich, M. (Eds.) - *Megaliths–Societies–Landscapes, Early Monumentality and Social Differentiation in Neolithic Europe*. Proceedings of the international conference »Megaliths–Societies–Landscapes. Early Monumentality and Social Differentiation in Neolithic Europe« (16th–20th June 2015) in Kiel. Frühe Monumentalität und soziale Differenzierung 18, Volume 1 : 389-406

LESTRANGE, M. de, 1955 - *Les Coniagui et les Bassari (Guinée française)*, Presses Universitaires de France. 83p.

MARTIN, V., BECKER, C. 1977 - Sites protohistoriques de la Sénégambie, in Régine Van Chi-Bonnardel (sous la coordination de), *Atlas national du Sénégal*, Paris, IGN : 48-51.

MARTIN, V. BECKER, C. 1984 - Vestiges, peuplements et civilisations protohistoriques de la Sénégambie - Inventaire des sites protohistoriques de la Sénégambie, Kaolack - CNRS. Version revue et remise en forme, Dakar, 2003.

MAUNY R., 1961 - *Tableau géographique de l'Ouest africain au Moyen Âge, d'après les sources écrites, la tradition et l'archéologie*. Mémoire IFAN n° 61, Dakar.

MAXWELL, J. W. 1898 – Stone circles in Gambia. *Geographical Journal*, XII :522-527.

NOLAN, R. W. 1986 – *Bassari migrations, the quiet revolution*. Boulder and London, Westview Special studies on Africa, 199p.

PALMER, H. R. 1939 – Stone circles in the Gambian Valley. *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 69 :273-283.

PARKER, H. 1923 – Stone circles in Gambia. *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 53 :173-228.

SANOOGO, K. COULIBALY, N. 2013 – La problématique des « cercles pierriers » au Mali, *Afrique, Archéologie et Arts*, 9, pp.101-112.

TESTART, A. 2004. *La servitude volontaire 1 : les morts d'accompagnement*. Paris, Errance. 264 p.

THILMANS G., DESCAMPS C., KHAYAT B., 1980 : *Protohistoire du Sénégal. Recherches archéologiques, tome I : les sites mégalithiques* Dakar, *Mémoire de l'IFAN*, 91, 158 p.

THILMANS, G., DESCAMPS, C., 1975, Le site mégalithique de Tiékène-Boussoura (Sénégal), fouilles 1974-1975, *Bulletin de l'Institut fondamental d'Afrique noire*, 37 (2) : 259-306.

THOMAS L.-V., 1982, *La Mort africaine. Idéologie funéraire en Afrique noire*, Paris, Payot.

Légende des figures :



Fig. 1 - Ruines mégalithiques : le monument 52 de Kodiam (Sénégal) est composé de dix monolithes en latérite de plus d'un mètre de diamètre et disposés sur la corde d'un cercle, alors que l'une de ses deux frontales à l'est s'élève à 2,60m au dessus du sol. Cliché L. Laporte.

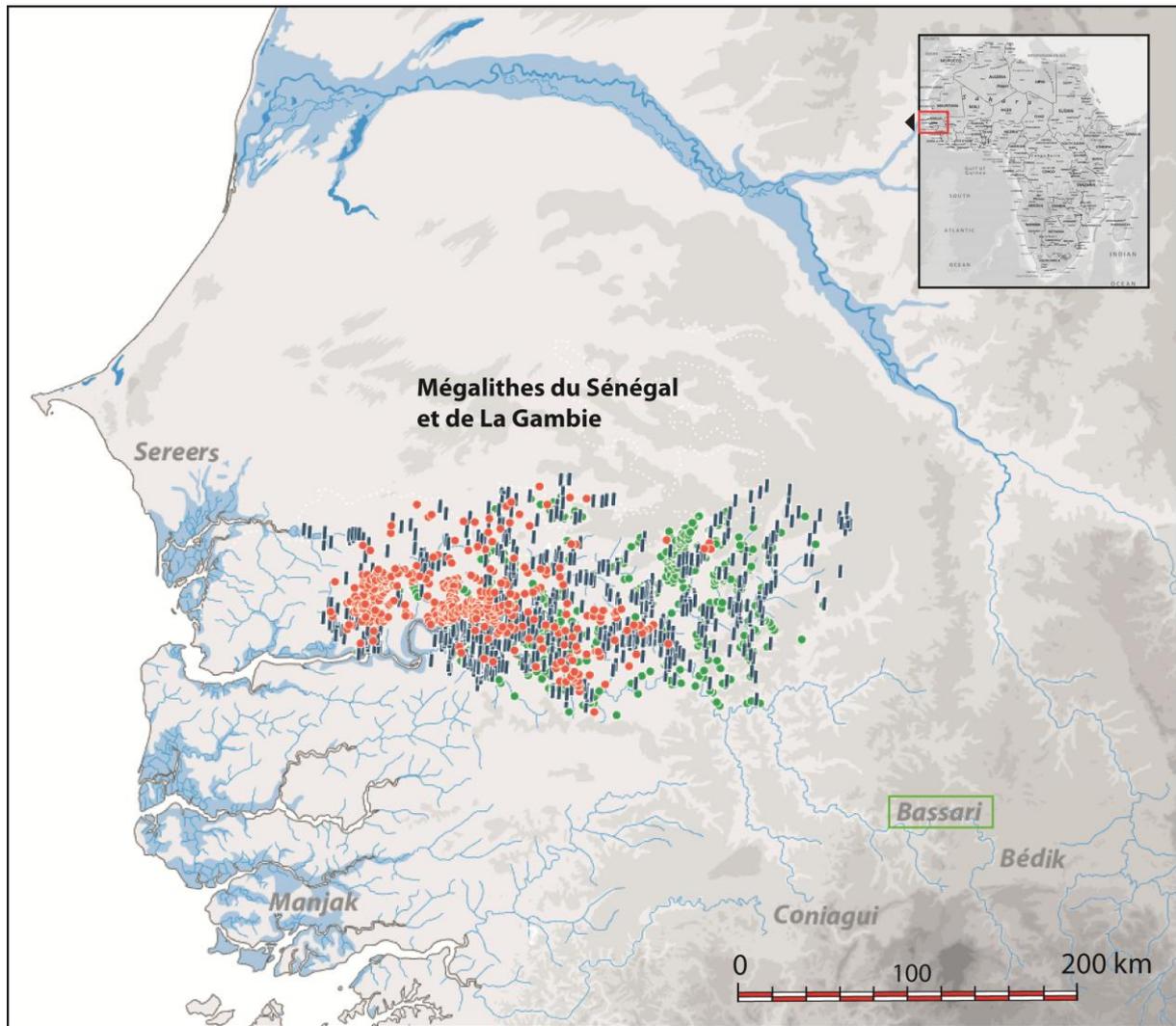


Fig. 2 - Répartition de ces ruines mégalithiques au Sénégal et en Gambie. Les points rouges correspondent aux "cercles de pierres dressées", et les points verts aux "cercles pierriers" ou "tumulus pierriers". La plupart de ces monuments disposent de pierres dressées en position frontale qui parfois apparaissent aussi dans le paysage de façon apparemment isolée (barres bleues). DAO L. Laporte et A. Delvoye.



Fig. 3 - Plateformes funéraires bordées notamment de pierres dressées. La fouille du monument XIX à Wanar (Sénégal) met en exergue l'effondrement vers l'extérieur de murettes intercalaires édifiées entre chaque monolithe espacé du cercle de pierres dressées (A). Une restitution a été proposée pour le monument XIV de cette même nécropole qui tient compte de ces différentes observations archéologiques (B). Clichés L. Laporte.

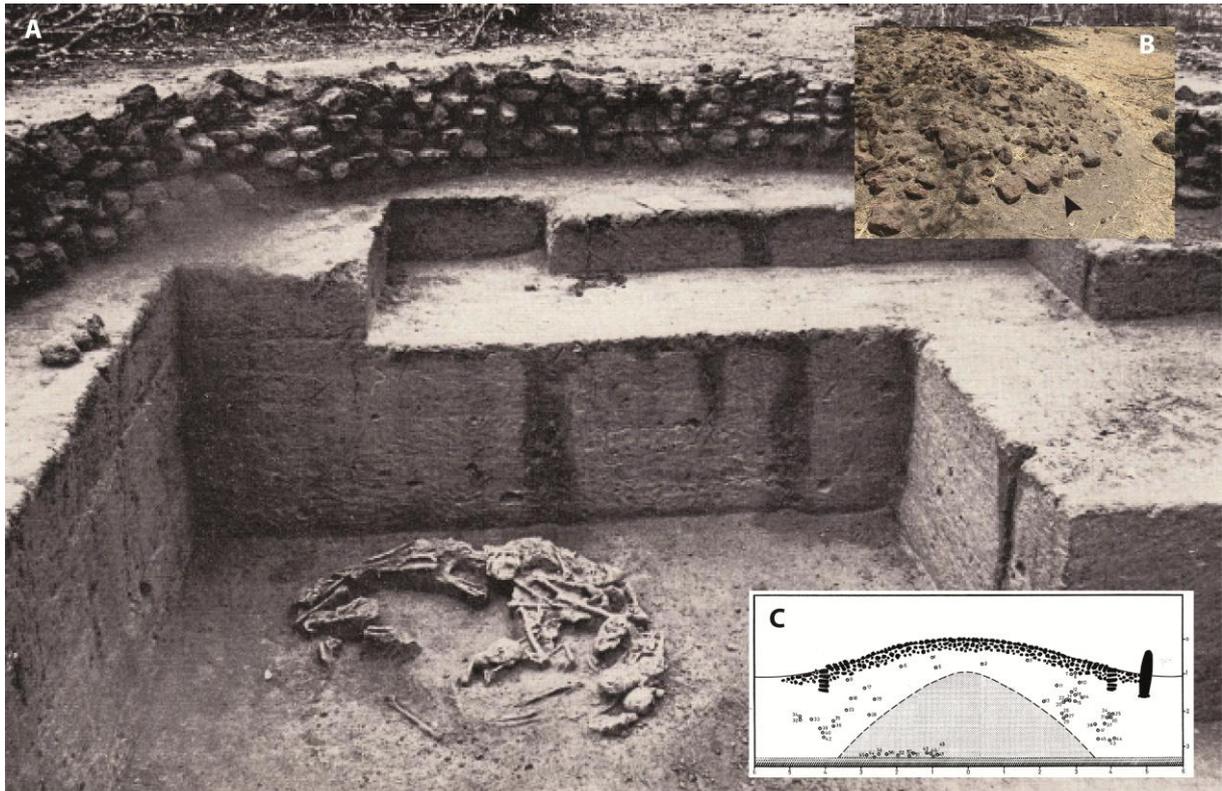


Fig. 4 - D'autres plateformes funéraires furent construites exclusivement en pierre sèche, comme par exemple à Sarre-Diouldé (A) où elle fut recouverte par une masse tumulaire et sa carapace de pierres sèches (C), comme cela peut-être également observé en surface sur certains monuments de la nécropole d'Ouro Dialoube (B). A/ Cliché C. Descamps, archives de l'IFAN, B/ Cliché L. Laporte, C/ D'après Thilmans et al. 1980.



Fig. 5 - Maison Bassari au sein du village d'Ethiolo (Sénégal). Cliché L. Laporte.



Fig. 6 - Les maisons Bassari contemporaines sont construites en pierre, agencées sur une seule rangée et non sur l'épaisseur d'un mur. Cette unique rangée de pierre sèche est maintenue en élévation par l'épaisseur d'un enduit appliqué sur la face interne de la construction (A). Le plan au sol de maisons édifiées par le biais de techniques similaires sera effectivement conforme à celui par exemple dégagé en fouilles sur le site stratifié de Niani, dans le nord de la Guinée (B). A/ Clichés L. Laporte, B/ D'après Filipowiak 1979.



Fig. 7 - "Autels" des ancêtres construits à l'image d'une petite maison des morts au sein de l'une des concessions du village d'Ethiolo, sur la tombe du précédent chef de village et de son père (A et C). Le plus récent comporte encore les vestiges d'une toiture (C). Il en est aussi d'un diamètre bien supérieur (B). Leur ruine correspond alors en tout point à ce qui a été décrit comme autant de "cercles pierriers" lorsqu'il s'agit de vestiges archéologiques. A et C/ Clichés L. Laporte (2018). B/ Cliché M. Gessain (1947).